– XVIII –

COMMENT SE SERVIR D'UN RÉPERTOIRE D'ABRÉVIATIONS*

23

Il y a une dizaine d'années, Lidia Perria avait entrepris de publier une version italienne du répertoire des abréviations grecques du paléographe russe G. Cereteli (2e édition[1], Saint-Pétersbourg 1904 ; réimpression dans un format légèrement réduit chez Olms, Hildesheim – New York 1969). Sachant la place que j'avais faite dans mon enseignement à l'École pratique des hautes études aux systèmes d'abréviation utilisés dans l'écriture grecque depuis le IVe siècle avant notre ère jusqu'aux débuts de l'imprimerie, elle m'avait demandé de concentrer en une vingtaine de pages l'histoire de ces systèmes successifs, pour servir de préface à la traduction envisagée.

J'ai accepté et me suis mis au travail sans tarder car j'avais rassemblé pour mes conférences une riche documentation, déjà ordonnée et qu'il fallait surtout alléger. Au bout de quelques mois, je lui ai envoyé une vingtaine de pages dactylographiées dont les dernières comportaient des renvois nombreux au texte et aux planches du recueil de Cereteli. Satisfaite du texte que je lui avais envoyé, elle en a fait faire une copie qu'elle m'a soumise. De temps en temps, elle me mettait au courant des difficultés matérielles qu'elle rencontrait pour la publication envisagée. Elle avait déjà de graves soucis de santé et je n'ai pas voulu l'importuner.

Aussi, lorsqu'il a été question de publier un volume d'hommages à la mémoire de Lidia Perria que je connaissais depuis le premier colloque de paléographie grecque (Paris 1974) et dont j'appréciais les travaux (même s'il nous est arrivé de n'être pas d'accord sur une date de manuscrit), j'ai pensé que je pourrais détacher quelques pages de cette préface, sachant qu'elle les avait lues et approuvées.

24

Paru en 1904 dans sa deuxième édition, le répertoire de Cereteli est déjà centenaire, ce qui ne signifie pas qu'il soit vieilli ; tout au plus mériterait-il un petit nombre d'additions et quelques soustractions dont certaines seront signalées plus loin. Mais, depuis lors, de grands progrès ont été faits dans la connaissance et la compréhension de deux systèmes d'écriture grecque abrégée, qu'il faut présenter brièvement pour donner la mesure du rôle que l'un et l'autre ont joué dans la constitution de l'ensemble des signes recensés

* *Rivista di studi bizantini e neoellenici* n.s. 42, 2005, p. 23-31.

1. Une première édition, en latin, était parue huit ans plus tôt (G. Zereteli, *De compendiis scripturae codicum graecorum praecipue Petropolitanorum et Mosquensium anni nota inscriptorum*, Petropoli 1896).

par Cereteli, sans que ce dernier eût pu en avoir une claire conscience. Les découvertes papyrologiques nous ont fait connaître depuis plus d'un siècle des documents sténographiques, au sens moderne de ce mot qui correspond à ce que les Grecs dénommaient tachygraphie, c'est-à-dire « écriture rapide » ; ce sont aussi bien des tablettes enduites de cire que des fragments de papyrus[2]. Parmi ces découvertes figuraient aussi des manuels destinés à l'apprentissage de ce type d'écriture rapide. La publication des tablettes de Halle par A. Mentz en 1927 (*Archiv für Papyrusforschung* 8, p. 34-59), puis celle des *Greek shorthand manuals* par H. J. M. Milne (London 1934), ont permis de mieux comprendre comment fonctionnait le système. Dans les soixante-dix années qui ont suivi, de nouveaux documents ont encore précisé le détail des éléments du manuel et le rôle de chacun d'entre eux.

Depuis la *Palaeographia graeca* de Bernard de Montfaucon (Paris 1708), où le savant mauriste en a transcrit quelques phrases aux pages 351-355 et 370, on connaît un système d'abréviation, une sténographie au sens étymologique du mot, c'est-à-dire une « écriture resserrée » qui a été qualifiée à bon droit de brachygraphie, car elle visait non pas à la rapidité de l'exécution comme la tachygraphie des siècles antérieurs, mais à la réduction de la surface écrite, à l'économie du support de l'écriture. Signes vocaliques et signes consonantiques de base sont associés de façon à constituer un véritable syllabaire, qui montre l'ingéniosité et l'esprit logique de son inventeur. Celui-ci a de grandes chances d'être saint Nil, abbé de Rossano en Calabre, qui, chassé par l'invasion arabe, ira fonder en 1004 le monastère basilien de Grottaferrata, proche de Rome. Le système
25 brachygraphique est ainsi attesté dans des manuscrits calabrais, puis au long de la route en direction de Rome, et enfin à Grottaferrata même, à la fois pour des textes complets et comme source d'abréviations. Après la tentative de Montfaucon, le déchiffrement a progressé au long du XIX^e^ siècle, de Bast (1811) à Gitlbauer (1878-1884-1896), mais c'est seulement bien plus tard, à la suite des publications simultanées (1970) et complémentaires de N. P. Chionides[3] et de S. Lilla[4], que la composition de la brachygraphie a été éclairée définitivement par l'ouvrage que ces deux auteurs ont écrit en collaboration : *La brachigrafia italo-bizantina* (Studi e testi 290), Città del Vaticano 1981 ; les signes y sont classés alphabétiquement et numérotés de 1 à 967 aux pages 201-220.

Qui consulte ou manie l'ouvrage de Cereteli devra donc garder présentes à l'esprit les informations supplémentaires que le savant russe ne pouvait pas connaître. Le répertoire se divise en trois parties précédées d'une

2. Bonne vue d'ensemble et bibliographie dans H. Boge, *Griechische Tachygraphie und tironische Noten*, Hildesheim – New York 1974.

3. N. P. Chionides, *Τὸ βραχυγραφικὸ συλλαβικὸ σύστημα Κρυπτοφέρρης*, Athènes 1970 ; nouveau tirage 1975 [*Ἰταλοβυζαντινὴ βραχυγραφία*, Athènes 1975].

4. S. Lilla, *Il testo tachigrafico del* « De divinis nominibus » : Vat. gr. *1809* (Studi e testi 263), Città del Vaticano 1970.